

meublée. Est-il nécessaire d'ajouter que je continue à me faire appeler madame Louise ?

— Venez vite, mon cher Morlot, je suis sur des épines en vous attendant.

— J'embrasse Mélanie comme je l'aime, de tout mon cœur.

— Votre amie,
"GABRIELLE."

Elle glissa le billet dans une enveloppe et écrivit l'adresse. Cela fait, elle tira de sa poche un petit carnet afin d'y enfermer la lettre avant de la mettre dans une boîte de l'administration des postes.

— Ah ! fit-elle, au milieu de mes préoccupations et de mes inquiétudes, j'ai oublié de remettre au cocher de M. le marquis la lettre que la nourrice de son enfant m'a confiée. Je la lui donnerai tout à l'heure.

Elle plaça la lettre adressée à Morlot à côté de celle de la nourrice.

La femme du cocher du marquis était également au service de la maison de Coulange. Elle était chargée de la lingerie et remplissait parfois les fonctions de femme de chambre. De son mariage était né un enfant, une petite fille, dont Maximilienne avait bien voulu être la marraine, et le bébé avait été mis en nourrice au village de Coulange.

Gabrielle se dirigea donc vers l'hôtel de Coulange.

Elle était sortie de l'hôtel le matin à huit heures. Une demi-heure plus tard, le valet de pied du comte de Montgarin y arrivait. Il apportait pour mademoiselle Maximilienne, de la part de son maître, un magnifique bouquet de roses expédié de Nice.

Sa commission faite, Jérôme ou plutôt Armand Des Grolles descendit à l'office où se trouvaient quelques domestiques. Des Grolles jouait son rôle en conscience et par son air bon enfant il avait su capter la confiance et l'amitié de tous les serviteurs de la maison de Coulange.

Son entrée dans l'office fut saluée par de joyeuses acclamations.

Le maître de l'hôtel l'invita à s'asseoir, puis il fit un signe au sommelier. Celui-ci sortit et ne tarda pas à revenir avec deux bouteilles de vin. Lentement, des verres furent mis sur la table, les bouteilles débouchées et on trinqua.

— Je ne vois pas apparaître Nicolas, où donc est-il ? demanda Jérôme.

— Probablement dans son écurie, répondit le maître d'hôtel.

Nicolas était le nom du cocher du marquis.

— Je ne m'en irai pas sans lui serrer la main ; le valet de M. de Montgarin se leva, serra la main de ses camarades et sortit de l'office, en leur disant :

— A bientôt !

Il suivit un cocher de service qui le conduisit dans une cour intérieure, et se dirigea vers l'écurie du marquis où il entra. Des Grolles traversa l'écurie, regardant dans tous les coins. Alors, certain que Nicolas n'était pas là et que personne ne pouvait le voir, il s'approcha de la mangeoire d'un bai cerise, un cheval anglais d'une rare beauté, que le marquis montait de préférence à ses autres chevaux de selle. Rapidement, il sortit de sa poche une petite bouteille contenant une sorte de liquide jaunâtre qu'il répandit sur l'avoine mêlée de son que l'animal était en train de manger.

Il achevait son opération lorsque, tout à coup, une femme parut sur le seuil de l'écurie. C'était Gabrielle.

Des Grolles, effrayé, se jeta en arrière en faisant disparaître précipitamment la bouteille qu'il tenait encore dans sa main.

Gabrielle vit le mouvement ; mais ne connaissant pas tous les domestiques du marquis, et croyant qu'elle se trouvait en présence d'un des palefreniers, elle n'y ajouta aucune importance.

— Je désire voir M. Nicolas, dit-elle, pour lui remettre une lettre de la nourrice de sa petite fille, est-ce qu'il n'est pas ici ?

Ces paroles rassurèrent Des Grolles.

— Elle n'a rien vu, pensa-t-il.

Et il répondit :

— Pas en ce moment ; mais il était là tout à l'heure et il ne peut pas être loin. Voyez dans l'autre écurie ; il cause probablement avec le cocher de M. le comte.

— Merci, dit Gabrielle.

Et elle s'éloigna.

Dans la seconde écurie, qui se trouvait au fond de la cour, elle rencontra en effet, le cocher du marquis. Pendant qu'elle échangeait quelques paroles avec Nicolas, Des Grolles s'empressa de s'esquiver.

La marquise était très casanière. Préférant à tout la sollicitude, elle ne sortait guère que quand elle y était absolument forcée, pour rendre ou faire des visites obligatoires.

Le marquis, qui n'avait pas les mêmes raisons que sa femme pour trouver agréable la vie enfermée entre quatre murs, sortait tous les jours, ce ne fût-ce que pour une heure ou deux.

Depuis que le temps était devenu plus doux et qu'il y avait de belles journées de soleil, le marquis faisait presque chaque jour une promenade au bois, entre trois et cinq heures du soir. A moins qu'il n'emmenât sa fille, ce qui était rare, Maximilienne préférant

tenir compagnie à sa mère, le marquis faisait sa promenade à cheval. Et presque toujours il montait le bai-cerise, devenu son cheval favori.

Or, le jour où nous avons vu Des Grolles s'introduire dans l'écurie du marquis, celui-ci, vers trois heures, fit prévenir Nicolas qu'il se disposait à faire sa promenade habituelle, et lui donna l'ordre, en même temps, de seller Rubis. C'était le nom du bai-cerise.

Quand il descendit un instant après, le marquis trouva Rubis au bas du perron de l'hôtel, tenu par le cocher.

— Voyez donc, Nicolas, dit-il, Rubis ne m'a jamais paru aussi beau.

Certes, le bai-cerise méritait l'éloge de son maître.

Sa belle tête se dressait haute et droite sur les plis gracieux de la partie supérieure de l'encolure. De ses yeux ardents semblaient s'échapper des étincelles. Sous sa magnifique robe brûlée et luisante son corps frémissait. Le même frémissement, plus visible, agitait ses oreilles attentives et gonflait ses naseaux fumants. Bien campé sur ses jambes fines, nerveuses, aux jarrets d'acier, il y avait de la fierté dans sa pose, comme s'il eût eu conscience de sa beauté et de sa valeur.

Le marquis passa sa main sur la crinière de l'animal, saisit la bride et se mit en selle.

Rubis, se tenant à ses flancs les jambes de son maître, se redressa encore, en agitant sa tête. Dans la rue il partit au petit trot. Il descendit le boulevard des Invalides, prit la rue d'Iéna, le quai, traversa la Seine sur le pont des Invalides et gagna l'avenue des Champs-Élysées par l'allée d'Antin.

Alors le marquis commença à remarquer que son cheval n'avait pas son allure habituelle. Rubis était plus ardent, plus impétueux : on aurait dit qu'il marchait sur le feu : il avait des mouvements de tête singuliers, et de temps à autre faisait un soubresaut capable de désarçonner un cavalier moins expérimenté que le marquis de Coulange.

— Eh bien, eh bien, Rubis, qu'est-ce que c'est ? disait le marquis pour rappeler le cheval à l'ordre.

Le noble animal entendait son maître et comprenait. Il faisait mouvoir ses oreilles, reniflait et reprenait une marche plus régulière.

Mais, au bout d'un instant, Rubis recommençait à piétiner, puis à bondir. Deux ou trois fois le marquis fut obligé de se servir de sa cravache.

Sur la place de l'Étoile, comme il faisait le demi-tour de l'Arc-de-triomphe, le cheval se mit à hennir d'une façon bizarre ; c'était une sorte de gémissement.

Cette fois, le marquis étonné, serra la bride pour arrêter l'animal. Rubis fit un saut brusque en arrière et se dressa presque droit sur ses jambes de derrière. Puis reprenant son équilibre, et avant que le marquis eut le temps de sauter à terre, il fit trois ou quatre bonds et, tout à coup, s'élança comme un flèche dans un galop furieux.

C'est en vain que le marquis essayait de le retenir, de l'arrêter. Plus Rubis sentait le mors, plus il bondissait. Sa course effroyable n'était qu'une suite de bonds prodigieux. Ce n'était pas seulement un cheval emporté, mais un animal furieux, fou, atteint d'un accès de rage inconnue.

Voyant le danger que courait le cavalier, plus de vingt personnes se jetèrent successivement à la tête du cheval pour l'arrêter ; il renversa les uns et sauta par-dessus les autres.

Il traversa la barrière comme une bombe, s'enfonça dans le Bois et continua son horrible course à travers les arbres, franchissant tout, les taillis, les buissons, les rivières.

Les promeneurs du bois couraient affolés de toutes les côtés en jetant des cris de terreur.

Cependant, les inutiles efforts faits par le marquis pour arrêter son cheval avaient épuisé ses forces. Ce qu'il avait redouté, dès le moment où l'animal s'était emporté, arriva. Bien qu'il fût un excellent écuyer, le cheval finit par se débarrasser de son cavalier.

Le marquis fut lancé violemment à une assez grande distance et il resta étendu sans mouvement sur le sol. Dans sa chute sa tête s'était heurtée à un arbre. Le sang coulait en abondance d'une large blessure.

Bientôt quatre ou cinq hommes accoururent à son secours ; puis d'autres venant encore, il se trouva entouré d'une trentaine de personnes.

On avait reconnu que le cavalier n'était pas mort sur le coup ; mais, comme il ne donnait aucun signe de vie, on pouvait craindre qu'il n'eût plus que quelques instants à vivre. Toutefois, du moment qu'il respirait encore, il y avait lieu d'admettre qu'il n'était pas blessé mortellement. Il était urgent que les soins réclamés par son état lui fussent donnés. Il fallait un médecin.

— Je crois, dit un homme, que ce qu'il y a de mieux à faire est de le transporter à son domicile.

— Soit, répondit un autre, mais il faudrait savoir son nom et où il demeure.